

Paris, le 2 mai 1883,

Ma chère Berthe,
Ma tendre amie,

Je devine la douleur immense qui est la vôtre en ce pénible jour. Je quitte à l'instant la chambre où repose notre cher Édouard. C'est en m'inclinant une dernière fois sur son visage désormais apaisé que j'ai pensé à vous et à votre chagrin. Je sais qu'il aurait aimé que je vous écrive cette lettre et je le fais comme si je consentais à une de ses dernières volontés.

Je sais par Julie, votre fille, que vous ne sortez plus, que vous ne mangez plus, que vous ne daignez même plus sortir votre chevalet et que vos journées, vous les passez enfermée dans votre chambre à pleurer votre cher ami. La douleur que vous éprouvez, Berthe, je la comprends mieux que nul autre. Édouard était notre ami. Moi je l'ai connu sur les bancs de l'école et vous, lorsqu'il commençait à peindre. Le chagrin que nous éprouvons tous deux aujourd'hui est à la mesure du lien qui nous unissait à lui. À moi aussi, sachez qu'il m'est difficile de trouver les mots pour vous consoler, pour sécher vos larmes car la douleur qui m'étreint ressemble à ces moments de la vie où tout s'arrête, où l'on se sent justement hors de la vie. Et je sais qu'il en est de même pour vous. Mais nous ne devons pas succomber au désespoir. Comprenez, Berthe, qu'il m'est difficile aussi de vivre mais j'ai l'intime conviction qu'Édouard n'aurait pas voulu cela de nous, et les mots que je trace pour vous sur cette page sont sans nul doute ceux qu'Édouard aurait aimé vous adresser. Vous me jugerez sans doute un peu fat, je ne suis que son dévoué interprète.

Je comprends votre chagrin car j'ai longtemps été complice de votre entente. Et le témoin privilégié des nombreuses marques d'affection qu'il vous a adressées. Mais vous aimez la vie, Berthe. Ne vous laissez pas aller à la nostalgie d'un passé qui ne reviendra plus. Gardez ces moments heureux de l'existence comme un précieux trésor en vous mais, je vous en conjure, ne les laissez pas envahir votre vie. Tenez-les à distance. Car vous êtes encore jeune, et nous sommes au mois de mai. Le printemps va renaître. Dans votre jardin, vous pourrez bientôt peindre les lilas, les amandiers en fleurs, et Julie, votre tendre Julie, courant après les papillons ou sautant sur sa balançoire ! Restez en vie, Berthe, car vous aimez la vie. Souvenez-vous de cette confidence que vous m'avez faite un jour : « Rien ne vaut deux heures étendue dans l'herbe à rêver... le rêve, c'est la vie ! » A cet instant, Berthe, vous étiez heureuse et vous aimiez la vie. Restez cette femme que j'ai connue. Celle dont l'avidité, la fraîcheur et la fougue m'a toujours tendrement ému. Et surtout, surtout, ne trahissez pas vos rêves.

Quant à Édouard, nous savons qu'il est mort avec le sentiment d'avoir accompli son œuvre. La vie lui a donné ce qu'il voulait. C'était un ambitieux, il a eu ses obstacles. C'était un entêté, il a eu ses combats. C'était un révolté, il a eu ses refus. Que voulez-vous qu'il ait de plus ? Rappelez-vous son sourire lorsqu'il a reçu de mes mains, la Légion d'honneur. Il avait le visage radieux d'un enfant qui a eu ce qu'il voulait. Et je sais qu'il est parti en ayant l'intime conviction, comme nous tous d'ailleurs, que ses œuvres vont bientôt faire le tour du monde, et qu'un jour prochain, nous pourrions voir au Louvre, entre les *Noces de Cana* et *Très del mayo*, *Olympia* ou le *Déjeuner sur l'herbe* ! Non, Berthe, la mort n'a pas été trop cruelle car elle lui a laissé le temps de vivre. Or, nous savons qu'elle peut à tout moment prendre une âme au hasard sans lui laisser ce temps-là.

Enfin, Berthe, vous avez toujours aimé la compagnie des autres. Il n'y a pas si longtemps, vous organisiez chez vous des dîners. J'y croisais Mallarmé, Poulet-Malassis, Claude Monet, Degas ! Et je me souviens que nous nous réjouissions l'un et l'autre le

lendemain de ces anecdotes qui avaient émaillé la soirée, nous en riions comme deux collégiens. Il me tarde de revivre ces instants avec vous si vous ne succomez pas à la tentation du désespoir. Je vous revois dans ces soirées, aux petits soins pour vos hôtes, adressant un sourire complice à votre mari, Eugène. Lui aussi vous aimait ainsi, charmante et charmeuse, vive et enthousiaste. Vos soirées nous manquent, Berthe, votre sourire aussi. Alors, revenez à la vie, redevenez celle que nous avons connue, et celle qu'Édouard aimait. Car il vous le demande, Berthe, comme une prière qu'il vous adresse et dont je ne suis que l'humble interprète.

Recevez, ma chère, l'expression de ma tendre affection et de mon chaleureux soutien.

A très bientôt, je l'espère.

Votre dévoué ami,
Antonin Proust